

LE SERVICE DES POSTES

Décidément, cela devient inquiétant !

Faudra-t-il que nous portions nous-mêmes nos lettres à ceux à qui nous écrirons ?

Le service des Postes n'offre-t-il plus aucune sécurité ? Pourquoi les lettres ne parviennent-elles plus ?

Que fait donc le ministre des Postes ? A quoi sert-il, je vous le demande, s'il est inaccessible à la crainte... qu'éprouvent ses administrés, voyant qu'il suffit de déposer une lettre à la boîte pour... qu'elle y demeure !

Mais où donc vont ces lettres ?

Voyons, il est temps que cela finisse : un de nos amis, ici en ce moment, tempête, se démène, parce que nous n'avons pas publié un article urgent : le pouvions-nous, n'ayant rien reçu ?

C'est, depuis fin mai, à notre connaissance, la sixième qui se perd.

Rappellerai-je une lettre que je reçus ouverte, en février dernier, et me venant d'un ministre fédéral, s'il vous plaît : ce ministre m'ayant toujours témoigné beaucoup de bienveillance, me parlait, en sa lettre, de choses... dont me parla... mais je ne veux nuire à personne ; à la Poste de Montréal, je compte bien des amis ; et, si je déteste souverainement l'indélicatesse, je mets le gagne-pain d'un employé au-dessus de ma légitime colère.

Mais, dites-le-moi : faudra-t-il porter nous-mêmes nos lettres à nos correspondants ?

Dans ce cas, prière au gouvernement d'ouvrir un crédit pour les frais de voyage des Canadiens portant leurs correspondances !

FIRMIN PICARD.

LE ROI ET LA REINE DE SIAM

(Voir gravure)

Le roi de Siam sera prochainement l'hôte officiel de la France.

Malgré l'opposition faite par quelques colons à cette réception officielle de S.M. Chulalongkorn par le gouvernement de la République, il est certain que le souverain de Bangkok recevra en France le plus parfait accueil.

S.M. Chulalongkorn mérite d'ailleurs cet accueil. En effet, si des difficultés assez graves ont jusqu'à présent divisé sur les frontières franco-siamoises les agents des deux pays, des gens bien informés affirment que le roi de Siam est disposé à faire toutes les concessions possibles pour que ces difficultés disparaissent.

La suite de S.M. Chulalongkorn qui voyage accompagné par son fils et son frère, comprend quinze dignitaires de la cour et du gouvernement de Bangkok.

Le roi de Siam, qui fait en ce moment son tour d'Europe, s'appelle couramment Sombeth Paramindr Maha Chulalongkorn Phara Chula Chom Klaso, mais sa signature officielle, telle qu'elle lui est imposée par son protocole, est celle-ci : Phra Paramindr Maha Chulalongkorn Badinohr Dhebaya Maha Mongkut Phra Tschula Tchorh Klan Tchan Iu Hue Phandin Sayam Lao Pen Baronia Radschah Thiradschi Haang Malava Pradhet ; on peut la voir aux Archives nationales, sur les documents diplomatiques qui ont consacré récemment l'annexion de la province de Luang-Prabang à la colonie française.

S.M. Chulalongkorn, "roi de Siam au nord et au sud, des Laotiens, des Malais, des Karèn, etc.," est né à Bangkok le 20 septembre 1853. Petit, trapu, le teint olivâtre, la démarche lente, le regard inquisiteur, il est le fils du roi Mongkut, qui ouvrit son royaume au commerce étranger. Il est monté sur le trône le 18 octobre 1868, et a épousé la princesse Sawang Wadhana, née le 10 septembre 1862, dont il a un fils, le prince Maha Vajiravudh, héritier présomptif de son trône.

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes doit nous faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous nous écoutent. — PAUL BOURGET.

LE VERRE D'EAU

Il y avait huit jours et plus que le soleil buvait à grandes lampées toute l'eau, toute la rosée, l'humidité du pays de Galice.

L'herbe jaunissait ; les feuilles retombaient le long des branches, sans force et sans sève.

Les oiseaux, penchés sur les puits à demi taris, en regardaient les pierres humides pour tromper leur soif.

Et tout voyageur, qui, en partant, n'avait eu soin de se mettre une peau de chèvre pleine d'eau au côté, courait risque de tomber sur le chemin.

Justement, saint Jacques de Compostelle ayant choisi un jour semblable pour faire une longue route, se sentit, vers l'heure de midi, la gorge tellement altérée, qu'aucune prière n'y pouvait plus passer. De guerre lasse, il laissa retomber le chapelet pendu à sa ceinture et voyant une hôtellerie à cent pas plus loin, hâta le pas vers ce toit qu'il espérait hospitalier.

Dans la salle basse, trois hommes buvaient. Ils trinquaient, le verre en main, avec l'aubergiste, lorsque l'ombre du saint s'allongea tout à coup à leurs pieds sur le carrelage de la pièce.

— Qui es-tu, camarade ? interrogea le maître du logis.

Et comme le nouveau venu s'asseyait devant une table, il ajouta :

— Veux-tu une flasque de vieux vin ? ou quelque boisson fermentée ?

— Rien de tout cela, ami, dit le saint, dont la gorge sifflait de besoin, car je n'aurais pas de quoi te payer. Donne-moi un verre d'eau.

A cette demande, un des buveurs ricana, avala ce qui restait de son verre et dit :

— Hôtelier, ne lui donne rien.

Le second jeta le contenu de sa coupe par la fenêtre et commanda :

— Hôtelier, jette-le dehors, il nous apporte la chaleur de l'extérieur.

Le saint s'était levé et de son œil tranquille regardait froidement les buveurs atablés.

— Et toi, dit-il à l'aubergiste, tu n'as pas encore parlé.

Eh bien ! Maraud, voici ma réponse : Tu t'es trompé d'enseigne. Ici l'on vend aux gens ayant bourse garnie ; mais on ne donne pas. Va plus loin et attends la pluie prochaine pour te désaltérer.

A ce moment, une cruche d'eau placée à l'écart sur une table, se renversa, et une flaque minuscule se forma sur les carreaux de brique :

— A plat ventre, rien du tout, et lappe quelques gorgées, cela, je te le permets, dit l'aubergiste au voyageur.

— Pourquoi me baisserais-je ? répondit le saint dont le regard terrifia les buveurs.

Ils voulurent marcher vers lui, pour le chasser, mais leurs pieds étaient rivés au sol par une force invincible.

Leur bouche se refusait à proférer le moindre cri. Leurs yeux, dilatés maintenant par la frayeur, fixaient sans pouvoir s'en détacher, l'eau qui sortait toujours de la cruche renversée, une pauvre cruche de quatre gobelets à peine, et sur le sol, la flaque qui s'étendait d'une muraille à l'autre.

Les trois truands regardèrent autour d'eux et se sentirent perdus.

La salle de l'auberge, construite en cave, était de trois mètres plus basse que la route à laquelle on accédait par un escalier d'une dizaine de marches.

Une échelle servait à gagner les chambres supérieures. Nulle porte ou fenêtre par où pût s'échapper l'eau qui montait rapidement et arrivait maintenant à la ceinture du plus grand des trois marauds.

— Vas-tu nous laisser mourir ainsi, articula enfin ce dernier.

— Peut-être, répondit le saint.

— Qui es-tu donc ?

— Que t'importe ! Tu m'as refusé le verre d'eau que l'on donne au dernier des gueux. Et tu voudrais que j'oublie ?

L'homme, dont l'eau gagnait les épaules, cria :

— Je sens mon crime.

— Et que feras-tu pour l'expier, demanda saint Jacques.

— L'aumône à tout venant.

— Ce n'est pas assez.

— Nous ferons ta volonté, saint homme, hurlèrent les deux autres qui, plus petits, avaient de l'eau jusqu'au menton.

— Promets, dit alors le saint à l'aubergiste, que désormais ta maison s'ouvrira grande aux misérables, sans souci d'argent de ta part.

— Oui, cria l'homme.

— Et vous, acheva le saint, vous deux, jurez de vous faire Frères Hospitaliers.

— Nous le jurons, répondirent les deux malheureux.

La petite cruche qui, sur l'ordre du saint, avait causé cette inondation, s'en allait maintenant à la dérive, flottant d'un mur à l'autre, et frappant au passage les têtes des trois truands.

Ceux-ci commençaient à se pâmer.

Le saint toucha la surface de l'eau qui ne monta plus.

— Suivez-moi, commanda-t-il.

Alors seulement, les repentis retrouvèrent l'usage de leurs jambes, gravirent les dix marches et se trouèrent sur la route brûlée de soleil.

Aussitôt, ils se jetèrent aux pieds de saint Jacques qui, déjà, s'éloignait, après avoir béni de sa main droite, solennellement levée, l'auberge où ce jour-là, mais pour la dernière fois, un verre d'eau avait été refusé.

TREMIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE

Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par M. F. Fleuriot-Kerinou. — 1 vol. in-16, broché, 4 francs. Hachette et Cie., 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

La femme aussi pleine de cœur que d'esprit, dont la librairie Hachette publie la noble vie, avait exprimé le désir qu'on n'écrivit rien sur elle après sa mort, "nul n'avait connu, disait-elle, ses souffrances ni ses joies intimes." Elle préférerait qu'on laissât parler ses ouvrages, semences de fécondes et bonnes pensées.

Nous eussions donc été privés de la captivante biographie que l'on nous présente, si M. Fleuriot-Kerinou n'eût trouvé le moyen de la faire écrire par sa tante elle-même, en réunissant à ses cahiers de notes une partie de sa volumineuse correspondance avec ses amis, ses parents et avec la princesse de Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska, dont les lettres forment, à elles seules, un élément attractif du plus haut goût.

Le volume renferme quatre gravures hors texte, le portrait de l'auteur à vingt ans et à quarante, dans la maturité de son talent, celui de la princesse Wittgenstein et le cottage de Locmariaker où Zénaïde Fleuriot passait les étés en famille.

Cet ouvrage, pouvant convenir à tous les âges et à tous les genres d'esprit, nous semble appelé à un grand et légitime succès.

Nous recevons un nouveau *Guide des voyageurs* par chemins de fer du Grand-Tronc.

Ce *Guide* est fort bien imprimé ; il contient surtout des gravures superbes depuis les chutes du Niagara jusqu'au Saguenay.

Tout en remerciant vivement l'administration du Grand-Tronc de son gracieux envoi, nous nous permettrons de lui dire notre regret de ne point voir une édition française de ce *Guide* : la province de Québec, ses sacrifices, l'argent de ses habitants ne compteraient-ils pas ?

ÉPINES ET ROSES

*Sous leur meilleur aspect regardons toutes choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux :
Moi je me réjouis, et rends grâce aux dieux.
Que les épines aient des roses.*

ALPHONSE KARR.